

mots : " LA MUSIQUE C'EST MOI." Et ces messieurs les musiciens pour faire prévaloir leurs systèmes, de s'envoyer à la tête des poignées de doubles crochets plus acerbes les unes que les autres.

Ah ! c'était une bonne chose que la bataille de Prague ! on y reviendra.)

Donc je vous disais que notre indien s'était civilisé. Il était esclave de la mode et de nos jours il aurait été le second à enruler une loque autour de son chapeau.

Cependant un observateur aurait pu remarquer que sa belle humeur n'était que superficielle et qu'un sombre chagrin le minait intérieurement. Notre Achipawky avait la nostalgie, il se souvenait de la savane et la regrettait.

Un soir il nous quitta. Il avait été plus gai que de coutume, et cette gaieté m'avait fait peur. Ses plaisanteries étaient sinistres et son rire effrayant.

Le lendemain il ne reparut pas. — Nous montâmes chez lui, sa porte était fermée. Nous l'appelâmes, pas de réponse. Nous finîmes par enfoncer la porte. Un spectacle horrible se présenta à nos yeux. L'Indien s'était suicidé, il était assis, décapité, devant une table où, dans un assiette, restaient les os de son dernier festin. A côté un pli cacheté avec cette inscription : " A mes amis." Nous ouvrimus la lettre ; voici ce qu'elle contenait :

" Mes chers amis,

" Vos proverbes ont raison, surtout celui qui dit : *chassez le naturel il revient au galop*. Vous avez fait de moi un homme civilisé, je vous remercie de votre bonne intention, mais la tâche que vous avez entreprise est impossible à accomplir.

" Né cannibal, je mourrai tel. J'ai voulu avant de partir pour le monde du grand Manitou manger une dernière fois notre met national.

" Je me suis tranché la tête et j'ai dévoré ma cervelle !

" Né me plaignez pas, je meurs heureux ! Adieu."

Nous restions là immobiles, la sueur au front, les jambes chancelantes, les pieds cloués au parquet ! L'horreur nous avait rendus imbéciles !

Je n'en suis jamais bien revenu.

Les cancans du quartier m'ont rapporté une assez singulière histoire ; monsieur et madame ***, ces époux qui paraissaient vouloir éterniser la durée de la lune de miel, plaident en séparation. Et pourquoi ? pour un malheureux châle de dentelles.

Voici la version qui m'a été donnée du fait. Je ne prétends pas que ce soit la plus véridique, je vous l'offre telle que je l'ai reçue, sans garantie.

Le deuxième anniversaire de leur mariage approchait, et madame voulait se faire offrir, par monsieur, un joli châle de dentelles, Valenciennes, Guipure, Malines, Application, Point de Chantilly ou d'Alençon, je ne saurais vous dire où mon incompetence en cette matière.

Toujours est-il que le châle était exposé dans la vitrine J. Parkins, rue Notre-Dame, mais il coûtait £50.

Monsieur, nous devons l'avouer, est assez dur à la détente, comme on dit vulgairement.

Comment faire ? Ce que femme veut Dieu le veut, dit un proverbe. Le jour approchait il fallait tenter un grand coup.

— Vois-tu, mon ami, ce beau châle, c'est l'objet de mes rêves !

— Combien ? disait monsieur ?

— Oh ! je ne sais... une centaine de dollars ! répliquait madame.

— Hum ! répondait monsieur ! Et le grand jour approchait toujours. Le lendemain même jeu !

— Hum !... faisait toujours monsieur. Il fallait tenter un grand coup ! madame alla chez Parkins :

" Monsieur dit-elle au commis, j'ai choisi ce châle de dentelles : mon mari viendra sans doute vous en demander le prix, vous lui direz £35 et vous ferez recevoir chez moi les 25 autres. Je craindrais que son prix réel ne l'empêchât de le prendre."

On lui promit ce qu'elle demandait.

Le lendemain le monsieur se présentait au magasin.

— Combien ce châle ?

— Cent dollars !

— C'est bien, portez-le à cette adresse (et il remit une carte.)

En sortant ce monsieur se frottait les mains.

Le soir même, monsieur et madame passaient devant l'étalage.

— Il n'y est plus ! s'écria madame.

— Hum !... Hum !... fit monsieur.

Et l'anniversaire approchait toujours.

Quinze jours après on apporta à madame une facture de \$100, pour le châle de dentelles en question.

— Mon mari l'a donc acheté ! exclama la dame.

— Oui, lui répondit-on.

Et la fête de madame était passée depuis 12 jours !

Mystère !!!

Madame a vu le châle se promener, rue St. Jacques, sur des épaules inconnues !!!

JACQUOT DU PERCHOIR.

UNE AUDIENCE

A LA COUR DE CIRCUIT DE ***

— Eh bien ! Gervais, voyons, appelles-tu ou n'appelles-tu pas les causes ?

— Mais Votre Honneur, vous n'êtes pas encore assis ; vous n'avez même pas encore boutonné votre robe.

— Qu'importe ! appelle toujours. — Dis donc, Gervais, quel est donc ce grand blond, là-bas, au fond de la salle ?

— Votre Honneur, c'est un espion américain.

— Sapristi !... monsieur... monsieur ! Oui, vous là-bas... approchez... que demandez-vous ?

— Moi, monsieur ?

— Oui. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Mais rien... absolument rien.

— Que faites-vous donc ici ?

— J'assiste à l'audience.

— Sapristi !... tous les goûts sont dans la nature. Nous rendons la justice les portes ouvertes ; il doit donc être permis d'assister à l'audience. Nous

suivons en cela l'exemple de feu St. Louis, monarque estimé en l'antiquité qui rendait la justice sous un chêne, nous avons modifié cette mise en scène, le chêne a été remplacé par un bureau de même métal, ce qui n'empêche pas... Sapristi ! Appelleras-tu ou n'appelleras-tu pas ?...

— Bonjour monsieur le zuze.

— Eh ! qui es-tu donc toi qui me dis bonjour ?

— Ze suis Charles !

— Charles ! Charles ! moi aussi je suis Charles ! Gervais aussi s'appelle Charles.

— Mais moi ze suis Charles Roustaud !

— Ah ! si tu m'avais dit Charles Roustaud, marchand de papiers, je crois bien que je te connais. D'autant que je me sers d'encre chez toi, qui par parenthèse, est fort mauvaise ! N'est-ce pas, Gervais, qu'elle est mauvaise, son encre ?

— Très mauvaise, Votre Honneur !

— Tu vois Gervais lui-même la trouve mauvaise. Voyons, dis moi qu'est-ce que tu demandes ?

— Ze ne demande rien, c'est Mousson qui m'a fait appeler.

— Eh bien ! voyons monsieur Mousson, que demandez-vous à ce brave Charles ?

— Votre Honneur, au meilleur de ma connaissance, monsieur m'a commandé une charrue, qu'il plaise à la Cour, je l'ai exécutée au meilleur de ma connaissance, selon la commande, et qu'il plaise à la Cour, il n'en veut plus, Votre Honneur, prendre livraison !

— Tu entends.

— Ze ne prends pas livraison parce que la charrie il est mal faite.

— Votre Honneur, Charles Roustaud, dit que la charrue est mal faite, et qu'il plaise à la Cour, je dis, moi, qu'elle est, au meilleur de ma connaissance, parfaitement conditionnée.

— Monsieur le zuze, ze vais vous expliquer : z'allais à la ville, z'étais à cheval ; ze l'y dis, faites moi donc une charrie...

— Sapristi ! tu commandes une charrue à cheval et tu veux qu'elle soit bien faite ?... Considérant qu'on ne commande pas une charrue étant à cheval ; que...

— Bateau ! c'est zuzé ça !

— Sapristi ! Tu trouves que c'est mal jugé ! moi je parie que le premier imbécile qui passe juge comme moi... Tiens je vais appeler par la fenêtre...

— Monsieur... monsieur... montez donc s'il vous plaît... Tenez asseyez-vous là. Permettez-moi de vous faire une question : Quand vous voulez qu'une charrue soit bien faite, montez-vous à cheval pour la commander ?

— Jamais !

— Tu entends, imbécile ! — Vous pouvez vous retirer, monsieur. — Charles Roustaud je te condamne à accepter la charrue, fallait pas la commander à cheval, c'est ta faute. — A un autre ! — Ah ! tâche de soigner ton encre. Elle ne vaut rien du tout.

TALON CONTRE SAUVAN.

— Oh ! oh ! colonel vous vous faites citer devant la Cour !

— Votre Honneur, cela arrive au plus honnête homme du monde.

— A ce titre vous êtes notre justiciable. — Jusqu'à quel heure a-t-on dansé hier chez les Fromentin ? Je suis parti de bonne heure. Je n'y retournerai plus s'ils ne se décident pas à faire accorder leur piano ; ma femme a eu une attaque de nerfs en rentrant à la maison.

— Voyons monsieur Talon que demandez-vous à l'ami Sauvan ?

— Monsieur m'a fait faire un surtout, et monsieur ne me paye pas.

— " Excellente manière de s'habiller à bon mar-

il se coupa le doigt de la main gauche d'une façon assez vive.

— Par saint Pancrace ! s'écria-t-il, la fée a parfois ses moments d'humeur.

— Qu'a-t-elle fait ? lui demanda sa femme.

— Elle m'a horriblement blessé.

La maigre ménagère sourit d'un air capable.

— Je sais pourquoi, dit-elle.

— Ah ! et peux-tu le dire ?

— Voici la raison : les fées sont, comme tu le sais, les défenseurs de la droiture et de la vérité.

— Après ?... qui le conteste ?

— Elles punissent la friponnerie et repoussent la fraude.

— Qui t'a jamais dit le contraire ?

— Eh bien ! que fais-tu avec tes ciseaux ?

— Ce que je fais ? mais ce que font mes confrères : je coupe des pourpoints, des vestes, des manteaux.

— Et tu volés ! s'écria sa femme.

— Silence, murmura le tailleur ; grappiller une

aune de drap par-ci par-là, ce n'est pas voler, c'est faire production.

— Oui, mais les ciseaux-fées se refusent à une semblable dilapidation. Tâche de t'en souvenir pendant que tu t'en serviras, si tu ne veux pas faire pleuvoir les misères sur notre humble maison.

Donc le premier miracle accompli par les ciseaux intelligents fut de rendre un tailleur honnête homme. De ce moment, il travailla avec conscience et probité, il rendit l'étoffe qui lui restait à tous les clients qui lui survenaient cela à leur grand ébahissement. Cette conduite, louable à tous égards, fut bientôt connue de la ville entière ; le père Sproutt y passa pour la vertu enfilant une aiguille, et une quantité énorme de commandes lui arriva de toutes parts. Bientôt il lui fut impossible de tout exécuter par lui-même : il loua un splendide atelier près de la cathédrale, et se trouva, au bout de quelques années, à la tête de cinquante ouvriers et d'une assez belle fortune.

Quand on l'interrogeait alors sur l'origine de cette opulence, maître Sproutt disait :

— Cela n'a rien d'étonnant.

— Pourquoi donc ?

— C'est surnaturel.

— Ah ! vous n'êtes donc pas l'unique auteur de ce succès ?

— Mais du tout, du tout

— Et qui donc ?

— Mes ciseaux, qui sont fées.

— Ah bah !

— Fées puissantes, car elles m'ont enrichi depuis qu'elles me servent ; elles m'ont rendu non seulement un tailleur à la mode, mais encore un ouvrier capable de lutter avec les premiers artistes en couture de l'Allemagne.

Le bonhomme faisait un miracle d'une chose assez simple ; plus on travaille, plus on se perfectionne : le secret de sa capacité était là tout entier.

(A continuer)